

LES VÉRITABLES OBJECTIFS DU SYNODE SUR L'AMAZONIE

Le détournement du monde idéalisé des indiens d'Amazonie à d'autres fins... Réflexions et notes sur ce que l' « Instrumentum Laboris » dévoile à propos du prochain synode sur l'Amazonie. (source : Kathnet ; trad. MH/APL)

* * * *

Avant-propos

De plus en plus de voix s'élèvent pour observer que le synode sur l'Amazonie, qui aura lieu en octobre à Rome (Rome ? Amazonie ?), n'aura que peu à voir avec l'Amazonie elle-même et beaucoup avec des positions idéologiques de nature politique et réformatrice dans l'Église. Il n'est désormais plus possible de voir les choses autrement. La situation est parfois décrite de façon ironique en déclarant que, décidément, l'Amazone se jette dans le Rhin pour aboutir finalement dans le Tibre. Certains évoquent à ce propos une sorte de néo-colonialisme à l'allemande.

L'analyse qui suit est due à un ethno-anthropologue latino-américain qui a étudié le document préparatoire - largement décrié - au synode à venir. Il se présente lui-même comme un « Argonaute du pacifique occidental » en référence aux travaux de Bronislaw Malinowski. Il a choisi, pour des raisons personnelles, de rester anonyme. Il s'est longuement penché sur des thèmes comme l'identité culturelle et le développement des sociétés et ce, par des recherches sur le terrain, dans les communautés autochtones, que ce soient des communautés vivant dans la forêt tropicale (au Nord du Brésil) ou des communautés « repliées » autour des villes. L'auteur montre clairement comment il utilise l'un des principes de base de toute recherche anthropologique : « Le devoir principal d'un anthropologue est de présenter des faits, de développer des concepts, et de détruire les fictions et les discours creux pour ensuite faire apparaître les forces actives adaptées. » (Bronislaw Malinowski)

1. La méthode

S'il fallait caractériser et résumer mes réflexions sur le document préparatoire au synode sur l'Amazonie, on pourrait s'appuyer sur cette phrase de l'anthropologue mexicain Arturo Warman : « Dans le sillage du libéralisme triomphant, l' "Indien" est devenu une abstraction. L'Indien, créature du colonialisme, a disparu ; il pourrait devenir nécessaire de l'inventer. »

L'impression laissée par ce document préparatoire (Instrumentum laboris) est que tout cela n'est qu'un débat autour d'un « monde indien » abstrait et inventé de toutes pièces. Une autre impression très claire concerne le but de ce synode. Ce n'est pas, comme on pourrait le penser, de se concentrer sur les problèmes plus ou moins spécifiques de l'Amazonie et de ses habitants mais, et ce n'est pas forcément explicite dans le texte mais relevé maintes fois déjà, d'utiliser la soi-disant situation amazonienne comme point d'appui et prétexte pour prendre des décisions d'une toute autre ampleur.

La simple idée d'un synode sur l'Amazonie imaginé au cœur de la cité du Vatican est déjà bien étrange. Compte tenu de la corde sensible que l'on touche dans ce domaine, je suis étonné qu'il n'y ait encore eu en Amérique latine aucune protestation devant une décision aussi ethnocentrique (comparable à d'anciennes pratiques coloniales), aussi

anti-économique (le budget mis en œuvre pour ce synode aurait pu subvenir aux besoins de l'Amazonie pour plusieurs mois, voire plus) et aussi anti-écologique (témoin les nuisances provoquées par les avions devant amener les évêques, les délégations et les autochtones à Rome). La question reste posée : pourquoi, grand Dieu, doit-on amener l'Amazonie et ses habitants séculaires à Rome ?

La première réponse suggérée par la lecture du document préparatoire est que l'Amazonie est un lieu très exotique ; et ses habitants séculaires le sont encore davantage. Ce synode pourrait presque être qualifié de « synode de l'exotisme ». Le thème fascine : de Kipling à Sigari, de la saga de Tarzan jusqu'à celle d'Indiana Jones, le contexte exotique de ces histoires a excité l'imagination de générations entières. Quel meilleur décor pouvait-on souhaiter pour présenter au monde des révolutions censées sortir tout droit des sentiments des habitants séculaires de l'Amazonie ?

L'*Instrumentum laboris* repose en effet en grande partie sur ce ressort affectif.

Les sentiments, avec leurs stéréotypes et leurs clichés, esquissent quelque chose que je pourrais qualifier d' « exotiquement émotionnel ». Entre les lignes du texte romain, ondule l'incessante allusion à un univers amazonien originel non identifié clairement ; un univers plein de respect écologique et d'une spiritualité « intégrale », vieille comme le monde, qui émerge directement du plus profond de la forêt tropicale et du cœur des autochtones. Or, quiconque est entré un jour, concrètement, en contact avec l'Amérique latine réelle et tangible sait que le document ne parle pas de l'Amazonie, mais d'une vision fantaisiste des choses. Il montre une sorte de lieu imaginaire, un « locus amoenus », un « non-lieu » (une *u-topia*, qui n'est en aucun lieu) idéalisé, comme sorti de l'imagination d'un scénariste de films.

Au lieu de nous aider à comprendre ce qui se passe réellement en Amazonie, ce texte ne décrit que la mentalité, le contexte culturel et les intentions de ceux qui l'ont écrit et qui vont en discuter en octobre. Nous y trouvons un entrelacement de thèmes dont chacun mériterait d'être l'objet d'une discussion séparée. Je voudrais proposer ici de courtes réflexions, quelques notes, formulées dans une perspective actuelle et dans le but de porter sur ces thèmes un autre regard.

Je questionnerai d'abord l'aspect soi-disant ethno-anthropologique de l' « *Instrumentum laboris* ». Dès le départ en effet, les arguments théologiques contenus dans le document se sont heurtés à une vive opposition de la part de personnalités en vue, qui les ont qualifiés d'hérétiques. En réaction, et en considérant l'importance donnée dans le texte aux thèmes concernant les cultures autochtones et l'écologie, certains ont avancé l'idée que l'objet principal du document est d'ordre ethno-anthropologique. Je me sens dans l'obligation de contredire fermement cette dernière opinion.

L'anthropologie, en effet, utilise des procédés, des méthodes et des expériences de terrain dont on ne trouve nulle trace dans l' « *Instrumentum laboris* ». On n'y trouve aucune définition de l'objet de l'analyse, ni aucune présentation des références théoriques et conceptuelles utilisées pour la formulation des hypothèses de travail. En l'absence de ces éléments basiques, toute approche de nature sociale et culturelle des phénomènes étudiés n'est que pure littérature ou, pire, esprit de clan.

Les approximations qui caractérisent ce texte sont invraisemblables. Dans plusieurs passages, il cite par exemple le concept de « paradigme ». Mais pour ceux qui connaissent de l'intérieur les thèmes abordés au synode, c'est paradoxalement cela qui manque le plus dans ce document qui leur paraît à la fois simpliste et incohérent : il manque un vrai « paradigme ». Et pour ceux qui abordent pour la première fois ces sujets, le document ressemble à un labyrinthe dans lequel ils perdent toute orientation.

De même pour l'expression « écologie intégrale » qui est répétée à souhait mais demeure, malgré un certain effet de style, un principe abstrait, équivoque et purement rhétorique.

L'Amazonie et ses habitants sont considérés tantôt comme un bloc monolithique, tantôt comme une réalité multi-ethnique, multiculturelle et multi-religieuse.

Le texte encense la « famille » en Amazonie sans définir davantage ce mot : il néglige ainsi le fait que ce terme admet, dans le contexte spécifique de l'anthropologie, des significations et des morphologies différentes, liées à la classification traditionnelle des types de clans et de liens généalogiques, qui mènent à des structures sociales totalement étrangères à ce qu'un catholique comprend sous le terme de « famille ».

Or les situations s'appuyant sur « la famille élargie » incluant l'habitation communautaire (« maloca ») et l'éducation commune des enfants sont très fréquentes en Amérique Latine. L'œuvre des missionnaires a conduit à un affaiblissement des traditions autochtones et a suscité des phénomènes de syncrétisme, de diversification des formes de l'organisation familiale avec tout ce que cela peut comporter de déstabilisation, de ruptures, de conflits : de cela, aucune trace dans l'*Instrumentum Laboris*.

Pour tout chercheur dans le domaine des sciences sociales, ces quelques indices pourraient suffire à jeter tout le texte du Vatican à la poubelle : pas de références, de mise en contexte dans ce document, mais nombre de généralisations et de raccourcis qui le rendent peu fiable et finalement inutilisable.

2. La réalité de l'Amazonie : qu'est-ce qu'un autochtone ?

L'Amazonie est immense. Malgré la désertification occasionnée par une exploitation brutale des ressources, la forêt tropicale s'étend sans interruption sur une surface qui pourrait recouvrir toute l'Europe. Malgré la déforestation, sa superficie dépasse encore 8 millions de km² et elle s'étend au-delà des frontières de la Colombie, du Venezuela, du Brésil, de la Guyane, de la Guyane française, du Surinam, de la Bolivie, du Pérou et de l'Équateur. C'est ici que l'on trouve la plus grande diversité de faune et de flore au monde ainsi que plusieurs écosystèmes où l'on trouve, de façon endémique, des plantes, des insectes, des oiseaux, des amphibiens et des mammifères. Certaines espèces n'ont pas encore pu être étudiées et classifiées tandis que d'autres ont définitivement disparues. Dans cette méga-région vivent deux millions et demi de personnes d'origine ethnique et linguistique diverses.

Chacun des peuples d'Amérique Latine s'est retrouvé à une certaine époque de l'histoire comme emprisonné dans le colonialisme européen, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur de frontières politiques aléatoires. Aujourd'hui, les descendants des peuples anciens de l'Amazonie sont citoyens (souvent sans papiers) de neuf États d'Amérique du Sud et, de ce fait, soumis à autant de comportements politiques différents concernant les indigènes. Selon les indications de la Fundação nacional do Índio (FUNAI), 63% des habitants primitifs vivent au Brésil et sont répartis en 400 groupes ethniques dont une centaine, parmi les plus fragiles, ont décidé de vivre en totale autonomie. Il conviendrait d'étudier ces petites communautés, parfois minuscules, formées de chasseurs et de cueilleurs nomades, qui vivent au cœur du pays dans des zones souvent très reculées : leur style de vie semble remonter à l'âge de pierre. Leur choix dramatique de vivre en dehors de la société est la conséquence d'un contact avec certains « Blancs » qui n'ont apporté que destructions, maladies et violences de toutes sortes. Ils ont vécu le martyre suite à l'arrivée de ceux qui ont exploité les mines, coupé les arbres ou importé le trafic

de drogues dans leurs territoires. L'arrivée des grands propriétaires terriens, éleveurs de troupeau, cherchant une terre à occuper, a eu des conséquences dramatiques : ces derniers ont eu le dessus sur les populations autochtones en engageant des tueurs à gages pour éliminer physiquement les habitants primitifs (parfois une seule personne) et obliger les survivants à fuir et à se réfugier dans les contrées forestières les plus éloignées et les plus inhospitalières. Ce que nous désignons aujourd'hui par violation des droits de l'homme, génocide et crime contre l'humanité, est depuis des siècles, dans de vastes zones des contrées amazoniennes, une réalité historique structurelle. Depuis les temps de la conquête jusqu'à nos jours, nous possédons des témoignages déchirants de massacres et autres « chasses à l'Indien » qui ont eu lieu, et ont encore lieu, au Brésil ou ailleurs, sans aucune condamnation des faits.

Mais reposons la question : qui sont aujourd'hui les « indigènes d'Amazonie ? »

Cette question, bien qu'ignorée par l'Instrumentum Laboris, est d'une importance fondamentale pour l'étude anthropologique et politique de l'Amérique latine. On pourrait s'attendre à une grande clarté sur ce sujet de la part d'un synode consacré aux peuples primitifs de l'Amazonie et qui prétend protéger leur identité culturelle. De quoi parle-t-on ici ? De biologie ? De culture matérielle ? De géographie ? De langues ? Mais en Amérique latine, une personne aux traits physiques caractéristiques, possédant une « culture occidentale » est-elle encore considérée comme « autochtone » ? Une personne ayant abandonné son style de vie traditionnel et s'habillant à l'occidentale peut-elle être malgré tout perçue comme une « autochtone » ? Le critère de la langue est peut-être ici le plus fiable, surtout dans le cas où la langue parlée avant l'espagnol ou le portugais est la seule connue.

Il n'est pourtant pas rare de rencontrer des latino-américains non autochtones qui connaissent des langues pré-hispaniques, en particulier parmi les nouvelles générations qui ne parlent habituellement que l'espagnol ou le portugais. Certains montrent de l'intérêt et du respect pour des traditions qu'ils considèrent comme les leurs mais dont ils ignorent souvent l'origine et l'histoire. D'autres renient leurs origines, en sont profondément honteux, font comme s'ils ne comprenaient pas leur langue maternelle et ne montrent aucun intérêt à retrouver leurs racines.

Lorsque donc le document préparatoire dit s'appuyer sur une « culture indigène solide et millénaire », capable même d'inspirer l'Occident européen, nous devrions nous pencher sérieusement sur ces déclarations et en éprouver la fiabilité dans la mesure où ce sont elles qui soutiennent la structure de l'ensemble du document et qui orientent ses démonstrations.

L'identité culturelle d'une personne est un sujet très délicat. Sur le plan anthropologique, elle correspond au réseau de valeurs et de symboles partagés qui se reflète dans l'organisation psychique de l'individu, met de l'ordre et du sens dans son existence et lui permet de prendre des décisions sur la base de contenus qui le distinguent parmi de multiples systèmes culturels. En Amérique latine cette question se révèle être un problème d'une extrême complexité historique et anthropologique.

Chaque communauté latino-américaine est en réalité le résultat du croisement de cultures autochtones, du colonialisme espagnol et portugais, d'un catholicisme pétri de syncrétisme, de marques laissées par des vagues de migrations qui ont conduit à d'incessantes hybridations et à une succession d'apparitions et de disparitions de groupes sociaux, de processus historiques, de conflits et de réalités anthropologiques diverses qui se nouent de façon discontinue depuis plus de 500 ans : des situations qui mènent à tout sauf à une identité commune telle que la suppose le document préparatoire. De quoi remplir des bibliothèques entières d'analyses et de compte-rendu

rédigés par autant de conquérants, de reporters, d'évangélistes, d'historiens et d'anthropologues à travers les siècles !

Dans l'état actuel des recherches on peut dire qu'il n'existe pas de définition communément admise qui dise ce qu'est, ou n'est pas, être « autochtone ». Chacune des différentes régions a certes établi, de manière prudente et concrète, des paramètres pour cerner des caractères individuels et collectifs dans des contextes de variabilité socio-culturelle extrême. Cependant, la mise en œuvre de ces paramètres dépend essentiellement de la conscience qu'ont les individus et les communautés de leur propre appartenance, et aussi de la pratique effective des usages et des traditions qui sont reconnus comme « indigènes » dans les différentes réalités nationales. L'utilisation de ces paramètres procure alors des données économiques, culturelles, et parfois même juridiques permettant de distinguer telle communauté du reste de la population.

Certains descendants des anciens peuples de l'Amérique latine se sentent « autochtones » car ils ont en eux cette conscience d'appartenir à une lignée dont les ancêtres occupaient ces territoires avant la colonisation. Ils ont parfois réussi à sauver ce qu'ils considèrent comme leurs traditions propres et à conserver des statuts légaux qui leur garantissent une certaine marge d'autonomie. D'autres n'ont pas cette conscience en eux. Ils mènent leur vie en se contentant de ce qu'ils ont, et ne savent qu'ils sont « indigènes » et « différents » que parce que le reste de la population les considère comme tels.

N'oublions pas qu'en Amérique latine les préjugés, les ségrégations sociales et un racisme bien enraciné à l'encontre des descendants des peuples anciens sont des réalités constantes et très répandues qui provoquent de nombreuses discriminations et abus ainsi qu'un accès difficile aux services dans tous les domaines de la vie sociale.

Une fois esquissé le problème de la diversité des descendants des peuples anciens dans les différentes régions d'Amazonie, il faut aborder le problème socio-économique qui, lui non plus, ne pourra être restreint à une catégorie unique. D'après ce qui a déjà été évoqué, certains descendants de peuples anciens sont membres de petites communautés nomades, isolées, vivant de la chasse et de la cueillette ; d'autres vivent dans des zones protégées et se maintiennent grâce au tourisme ; d'autres encore habitent les campagnes et pratiquent une pauvre agriculture leur permettant juste de survivre ; on en retrouve d'autres, sales et affamés, réduits à mendier dans les rues des métropoles latino-américaines. Selon des critères pas toujours très clairs, certains de ces « indigènes » sont sélectionnés pour participer à des programmes de recherches universitaires ou d'autres instituts spécialisés : ils se retrouvent ensuite exposés en public sur les photos de propagande de ces mêmes instituts, utilisés pour une chasse aux subventions servant en fin de compte à assurer l'avenir d'un grand nombre de chercheurs, de collaborateurs et de fonctionnaires.

3. Le scandale de la propagation de mythes de toutes sortes

Le document préparatoire au synode est littéralement parsemé de ce qu'on peut appeler des « mythes ».

Nous pourrions commencer par le mythe de l'« harmonie entre les autochtones et leur environnement ». La réalité nous montre que l'idée de durabilité écologique des pratiques des indigènes de la forêt tropicale amazonienne entre souvent en conflit avec les représentations que s'en font les « spécialistes » engagés dans la préparation du synode. Pour prendre un exemple, de nombreuses communautés indigènes des régions amazoniennes utilisent la méthode traditionnelle de l'agriculture sur brûlis, désignée ici

par « roza, tumba y quema », c'est-à-dire pour simplifier : couper les arbres (roza y tumba) pour brûler ensuite toute la végétation à terre (quema). Les cendres ainsi obtenues sont un excellent engrais pour la terre des forêts tropicales plutôt pauvre en nutriments, et permettent ainsi de produire quelques récoltes. Lorsque la terre a épuisé le faible potentiel agricole ainsi créé, les indigènes se déplacent et recommencent ailleurs. Tant que la population reste en nombre raisonnable, les communautés survivent, et avec elles, la forêt. Mais avec l'arrivée mal contrôlée d'autres groupes de population qui viennent en conquérants, occupent des territoires et les cultivent avec ces mêmes méthodes en imitant les communautés déjà présentes, on déclenche des effets dévastateurs menant à la désertification de ces régions. Des effets qui s'ajoutent de façon dramatique aux problèmes créés par l'introduction de l'élevage bovin, de l'exploitation du bois et des mines, de la construction de voies de communication et de centrales hydrauliques. S'ajoute à tout cela le sous-développement de ces populations qui poussent les indigènes et les immigrés à prendre quotidiennement de mauvaises décisions : jeter les ordures dans les ruisseaux, chasser des espèces protégées pour se nourrir de leur viande et en vendre les peaux, utiliser des engrais interdits ou des matériaux non-écologiques comme le plastique ou l'amiante pour leur habitat.

Il en va de même pour un autre mythe, celui de la « vie harmonieuse » des sociétés autochtones. Tout anthropologue qui travaille dans ces contrées sait que dans les communautés indigènes, dans les zones rurales ou en ville, il existe comme dans toute autre réalité sociale, des sentiments d'incertitude face à l'avenir, de la pauvreté extrême et de l'exclusion sociale due à l'alcoolisme, à la drogue, à la violence et à l'exploitation des femmes et des enfants. Les populations indigènes ne sont pas immunisées contre ces situations critiques qui sont, au contraire, renforcées par la destruction du milieu de vie et conduisent à la malnutrition, à la mortalité infantile, à une espérance de vie d'environ 20 ans (inférieure à celle du pays dans son ensemble), et même, dans certaines contrées, à une forte tendance au suicide.

D'un côté des associations et des mouvements réussissent à mobiliser des autochtones pour défendre leur pays et leur autonomie, tandis que dans le même temps, il subsiste de vieilles rivalités et conflits ethniques liés à des problèmes de clans, de religions, de territoire, de concurrence pour s'assurer la protection de tel gouvernement ou en connivence avec des mouvements de guérilla ou de trafic de drogues.

Le panorama de la réalité actuelle des indigènes en Amérique latine se trouve encore compliqué par les programmes gouvernementaux des différents pays concernés. Même les plans de développement destinés aux populations indigènes et élaborés avec les meilleures intentions du monde se trouvent confrontés aux énormes intérêts économiques de ceux dont c'est le métier de concevoir ces projets et sont payés pour cela.

Bien que ces interventions contribuent effectivement à résoudre certaines difficultés, elles condamnent pourtant des millions d'autochtones à être pris dans les filets d'une multitude de plans sociaux spécifiques qui, au départ, ont bien été conçus pour eux et alignés sur les plans gouvernementaux, mais qui conduisent finalement à tenir ces communautés à la marge du reste de la société, dans un contexte particulier, dans « leur monde ». De tels mécanismes rendent ensuite quasi-impossible l'intégration pratique de ces citoyens dans la société générale et créent une véritable situation d'apartheid, même si le mot n'est pas prononcé. En face, on trouve un discours bien rôdé sur un « indigène » abstrait ou carrément inventé. C'est ainsi qu'on demande à l'autochtone de bien vouloir se conformer à une iconographie venue de l'extérieur et qui prône une identité culturelle qui pourrait être décrite comme folklorique et chorégraphique. Comme le

disait le cardinal Ratzinger en 1996 lors d'une rencontre avec la commission pour l'enseignement à Guadalajara (Mexique), les peuples autochtones sont souvent transformés en pièces de musée ou en attractions touristiques.

La somme de tous les phénomènes décrits ci-dessus, répartis sur neuf nations différentes couvrant un territoire grand comme un continent, nous donne une idée du gouffre qui existe entre le sympathique parc d'attraction imaginé par le document préparatoire au synode et la dimension réelle, colossale et kaléidoscopique des thèmes qui sont en jeu ici.

Evidemment, c'est bien connu : le raisonnement fatigue, le mythe rend les choses plus simples ; la vérité dérange, le mythe rassure ; le raisonnement amène des idées nouvelles, le mythe établit un état d'esprit.

Dans ce contexte, le mythe principal relevé dans le document est certainement celui de la « vision du monde » des populations indigènes. Nous revoilà devant une notion bien vague qui serait un peu comme une de ces Matrioschka, ces poupée russe qui contient une autre poupée semblable qui serait « la théologie indigène », et qui elle-même contient encore une autre poupée semblable qui serait la « théologie intégrale ».

Des théologiens de renom ont déjà pointé la chose du doigt : il est absolument inacceptable de soutenir cette construction mythologique artificielle et sans consistance conçue dans la négation totale de l'histoire bimillénaire de l'identité catholique, de sa doctrine et de sa Tradition ; histoire qui, apparemment, pèse moins dans le débat synodal que la réalité « indigène » rêvée de l'Amazonie.

Un anthropologue essaiera vainement de suivre les élucubrations du document préparatoire sans en être choqué. Comment peut-on, après 500 ans de génocide systématique, autant physique que culturel, soutenir encore la « vision du monde » soi-disant portée par un peuple de chasseurs-cueilleurs nomades dont les connaissances seraient passées d'une génération à l'autre par transmission orale ? Autrement dit quelle place peut-on donner à une « vision du monde » propre aux habitants originels de l'Amazonie alors qu'ils vivent depuis plusieurs générations au sein de la culture « occidentale », incluant l'information par les médias de toutes sortes, le consumérisme et d'infinies formes de syncrétisme religieux ?

Mais tout d'abord il faut se poser la question : d'où viennent ces affirmations trouvées dans l'Instrumentum laboris ?

Le document préparatoire ne cite aucune référence précise s'appuyant sur des auteurs autochtones : il déclame les thèmes récurrents d'une littérature pseudo-anthropologique totalement dépassée et accompagne le tout par une « théologie de la libération » obsolète. Il est fondamental d'affirmer ici que les inventeurs de cette sous-culture ne sont en aucun cas les indigènes eux-mêmes, mais des ressortissants du vieux continent dont les idées ont été importées au-delà de l'Océan par des membres de l'élite latino-américaine, eux-mêmes contaminés lors de leurs études faites en Europe.

Au cours des soixante dernières années, diverses personnalités latino-américaines ont mis sur pied des mouvements idéologiques, résultat d'hybridations entre des contextes théologiques, sociologiques et philosophiques, auxquels ils ont mêlé les populations indigènes vivant dans les forêts ou dépossédés de leur territoire : ils en ont fait ainsi les acteurs de leurs expérimentations sociales imaginaires et les victimes de la répression souvent brutale des Etats.

L'affirmation qu'une grande partie de ces « visions du monde indigène » qui sont rapportées dans le document préparatoire, émane en réalité de tels « maîtres à penser », est plus que fondée.

4. Des conclusions qui font apparaître l'idéologie sous-jacente

La dernière question que soulève cette courte analyse critique est la présence annoncée d'une délégation d' « indigènes » venus d'Amazonie, au synode.

Il n'échappera à personne - et certainement pas à ceux dont les connaissances en la matière ne sont pas restées livresques - que cette marche vers Rome constitue un rappel vivant de tout ce que l'histoire du continent américain a montré de plus horrible : un réveil de pratiques honteuses, positivistes et pseudo-scientifiques et, pire encore, des usages macabres du colonialisme des XVII^e et XVIII^e siècles en Espagne, au Portugal ou en Angleterre. Et même si l'on essaie de laisser ces réalités dérangeantes de côté, il reste quelques interrogations : de quelle ethnie, de quelle nationalité seront les invités ? Sur quels critères ont-ils été choisis ? Qui paiera les frais ? Selon quel programme ? On ne le sait toujours pas.

En suivant notre idée de ce que pourra être ce synode, il est probable que ces invités seront là, en représentation muette dans leurs costumes à plumes pour touristes en mal d'exotisme, tandis que d'autres, les « chefs de clans » de l'Eglise, se relaieront pour parler à leur place de philosophie écologique et de théologie écologique.

Puis, lorsque les « chefs de clans » de l'Eglise le jugeront opportun, les chefs indigènes seront invités à s'exprimer, peut-être en portugais, peut-être en espagnol, peut-être dans leur langue maternelle. Ils ne parleront ni de l'avenir de leur situation existentielle dans le monde d'aujourd'hui, pas plus qu'ils ne pourront donner leur avis, positif ou négatif, au sujet de la catéchèse et la pastorale. Ils exprimeront sans doute leurs « impressions », telles qu'elles ont été d'avance exposées dans le document préparatoire. Et, face aux peurs qu'éprouvent ces peuples pour leur avenir et leur inquiétude pour l'intégrité de la forêt équatoriale prise en otage par l'avidité de profit du capitalisme, les membres mitrés du synode répondront... par l'urgence de permettre l'ordination de « viri probati » et de « diaconesses ».

Difficile de voir le lien entre ces décisions et la situation des peuples amazoniens : cela semble totalement inadapté ! Le document préparatoire s'inscrit ainsi du début à la fin en dehors de tout raisonnement critique rationnel. Ce n'est pas un instrument d'analyse critique : c'est le manifeste d'une idéologie métapolitique imprégnée de pensées anti-occidentales, de tonalités messianiques et de volontés « intégrales » - autres noms du « totalitarisme » selon Orwell.

Le véritable « instrument de travail » de ce synode, ce seront les indigènes eux-mêmes, des acteurs plus ou moins conscients de leur rôle dans cette représentation purement romaine. Ce rôle sera dévoilé après chaque session du synode, lorsqu'ils se promèneront seuls ou par groupes sur la place Saint-Pierre, poursuivis par les photographes et les journalistes, immortalisés sur les selfies des touristes, éventuellement moqués par les passants. Ils défilent en tant que chasseurs-cueilleurs directement débarqués d'Amazonie pour propager l'idée d'une nouvelle organisation de l'Eglise.

Le document préparatoire élaboré au Vatican exerce, page après page, un incroyable harcèlement, aux accents surréalistes, en faveur d'une soi-disant « culture intégrale » des habitants séculaires de l'Amazonie et en opposition ouverte à une possibilité de « culture intégrale » des européens catholiques. Chaque passage du document tend à montrer combien il est bon et juste de renier ses croyances, et de s'adapter au délire écologique en vogue inventé par ceux qui voudraient réduire ces croyances à un drame non-lieu. Pour les Amazoniens, renoncer à leurs shamans et pour les européens, en contrepartie, renoncer à leur foi catholique.

Mais il ne sera peut-être pas facile d' « autochtoniser » les catholiques européens. Si on peut affirmer qu'après 500 ans d'efforts, l'évangélisation des autochtones latino-américains a quasiment échoué, qu'en sera-t-il d'un essai de stérilisation du catholicisme européen ? Les cadres religieux latino-américains semblent penser que l'histoire bimillénaire de la catholicité européenne, sa doctrine et ses traditions, peut très facilement se renier elle-même ; mais leurs inventions à eux sont sans racines et se balancent dans le vide, telles des lianes dans la forêt tropicale.

C'est un non-sens de vouloir profaner ce qui est sacré, et sacraliser ce qui est profane. C'est un non-sens de louer un Eden amazonien primitif habité par tant de « bons sauvages » imaginaires fabriqués de toutes pièces par l'ethnocentrisme américain.

C'est un non-sens de donner de l'importance à une vision mystique de la nature humanisée et de l'homme, lequel n'est en fait qu'un simple rouage dans un engrenage écologico-mystique.

Une chose est sûre : si l'on peut affirmer que la « culture occidentale » est en crise, celle des peuples latino-américains est carrément en décomposition, elle qui se trouve prise depuis des siècles dans une sorte de « jour d'après », empêtrée dans les ruines de sa propre histoire et les réminiscences mélancoliques de traditions souvent insignifiantes et hybrides réduites à un simple folklore intemporel.

Le fait de déprécier l'antique civilisation européenne, de la violer, de la punir en la privant de son catholicisme, n'aidera en rien les indigènes d'Amérique à acquérir leur auto-détermination, ni à faire de la terre un monde meilleur. D'expérience je peux affirmer n'avoir jamais rencontré un indigène d'Amérique animé par ce type de volonté.

Certains mouvements politiques tendent ainsi à vivre dans une situation idéologique de « l'entre deux », ni à l'européenne, ni dans les traditions anciennes : ils cherchent à s'affirmer, de manière brutale et destructive, face à un monde qui manifestement n'est pas le leur, car seul ce qui est considéré comme étranger peut être blessé et dépouillé sans respect ni scrupule.

Ce synode ne « révolutionne » pas le catholicisme, il le renie purement et simplement. Il constitue un acte dramatique consistant à rejeter sur les dirigeants latino-américains la responsabilité historique de ce reniement ; ce synode démasque les manœuvres de transformisme de certains clercs haut placés et finalement leur trahison.

En ce qui concerne les autochtones, ils sont très nombreux à comprendre parfaitement la situation : ils savent que c'est la connaissance scientifique et non la magie qui sera la seule bouée de sauvetage pour les plus démunis, pour ceux qui ont été décimés et menacés de disparition ; que c'est par l'agriculture et l'économie raisonnées, et non par les pratiques traditionnelles, que les indigènes des zones rurales pourront s'assurer un avenir ; que c'est le progrès médical, et non les seules connaissances botaniques traditionnelles (dont la transmission s'est en grande partie perdue), qui sera capable de venir à bout des maladies endémiques de ces populations ; que c'est l'alphabétisation et les études supérieures, et non les shamans, qui pourront libérer les populations de la subordination historique qui les opprime et qu'ils subissent au travers de plans gouvernementaux « en faveur des indigènes », qui pourront les libérer d'un paternalisme violent qu'utilisent aujourd'hui encore la guérilla, certains missionnaire, certaines ONG, certains journalistes ou anthropologues pour leur dire ce qu'ils doivent penser et souhaiter et, par dessus tout, ce qu'ils doivent être.